

Le mot du Président



Faire vivre notre communauté, ne pas nous arrêter à notre parcours au sein de nos deux écoles, poursuivre nos échanges pour progresser ensemble. Ce journal est l'une des déclinaisons de cette ambition. Dans la lettre envoyée aux adhérents j'expliquais que ce journal serait l'un des piliers fondateurs de notre association et je remercie donc ce premier résultat visible, rapide. Il me semblait aussi important de pouvoir proposer un regard nouveau à travers des articles inédits dont le dénominateur serait notre formation, par la thématique développée ou par l'originalité de l'expérience que vous partagerez. Au delà de cette initiative, le conseil d'administration a engagé deux autres chantiers : la refonte de nos outils de communication avec un nouveau site institutionnel et une animation à travers les réseaux sociaux; une convention prévue pour début novembre avec des invités prestigieux, un événement annuel dont les sponsors, les invités et la thématique vous seront communiqués prochainement. J'espère que nous aurons l'occasion de nous y croiser et laissez-moi vous souhaiter en attendant une bonne lecture du premier numéro de MSIT Network.

Thomas Chejfec (M13)
Président de l'association

Editorial



Chers lecteurs, nous sommes heureux de publier le premier numéro du journal bimestriel de notre association, MSIT Network ! Destiné principalement, mais pas seulement à notre communauté, ce journal orienté stratégie et management des systèmes d'informations aura deux buts principaux : redynamiser notre réseau et faire rayonner notre formation au-delà de son aura actuel. MSIT Network sera un moyen simple de faire valoir notre expertise au sein des entreprises et du grand public. Nous vous encourageons donc à diffuser largement cette publication sur les réseaux sociaux et auprès de vos contacts !

Le journal est structuré en trois parties : l'interview de l'invité du mois qui nous donnera son avis sur un sujet d'actualité, des articles rédigés par des MSIT et l'interview «Parcours de MSIT» au travers duquel un ancien nous fera part de son retour d'expérience sur la formation et de son parcours depuis sa diplomation. La majorité des articles étant rédigés par des anciens, MSIT Network ne pourra vivre que grâce à vos contributions. Nous vous encourageons donc à envoyer vos articles à journal@msit.org (4.000 caractères). Vous êtes libre de choisir le sujet de vos articles sachant qu'ils doivent être a minima en relation avec les systèmes d'information. Les thèses peuvent bien sûr être reprises sous forme d'article.

Pour ce premier numéro, l'invité du mois est Louis Naugès, Chief Cloud Evangelist chez Revevol. Ce précurseur du Cloud en France a accepté de nous livrer les clefs du Cloud pour les entreprises et les directions des systèmes d'information. Le Big Data et ses enjeux pour les DSI, les spécificités du pilotage des projets internationaux et, le rôle d'Internet dans les révolutions arabes, tels sont les sujets des articles que des anciens MSIT ont choisi de partager avec nous. Enfin, Anne-Aurélien Epis de Fleurian (M04) qui travaille au Ministère de la Santé nous racontera son parcours atypique et nous fera part de ce que le mastère lui a apporté. Sur ce et en attendant vos contributions, nous vous souhaitons une bonne lecture!

Romain Pogu (M13)
Co-rédacteur en Chef



Interview : Louis Naugès Chief Cloud Evangelist

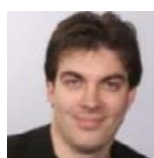
page 2 et 3
par S.Perier/R.Pogu



Internet :
Vecteur de
révolutions
page 4
par E.Feki



BigData,
les enjeux
pour les DSI
page 6
par P.Darmon



Pilotage des
Projets
Internationaux
page 7
par Y.Rocton



Parcours :
Anne-Aurélien
Epis de Fleurian
page 8
par T.Chejfec

L'INVITE DU MOIS : "LOUIS NAUGES, CHIEF CLOUD EVANGELIST"

Louis Naugès est ingénieur Supélec et IAE Paris. Après son service militaire il obtient un MBA à NorthWestern (Chicago) et revient en France pour enseigner dans de prestigieuses écoles comme l'INSEAD et Science Po. Il est aujourd'hui cofondateur de Revevol, «Révolution Evolution». Cette société de services de nouvelle génération «Cloud native» permet aujourd'hui à tous les acteurs du marché de se développer sur des technologies Cloud connues aussi sous le nom de SaaS (Software as a Service).

MSIT Network : Le Cloud, c'est quoi ?

Louis Naugès : Avant toute chose, nous devons séparer l'infrastructure de l'usage. L'usage, c'est le SaaS, une galaxie d'applications industrielles multi-tenants (Google Apps, RunMy-Process, BIME...) hébergées sur Cloud public. L'infrastructure, c'est ce que j'appelle la R2I « révolution industrielle informatique », celle qui permet à l'usage d'exister. En effet, il existe aujourd'hui deux grands acteurs - Google et Amazon - capables d'investir des milliards de dollars chaque année dans des centres de calculs industriels massifs. L'infrastructure se résume à une puissance de calcul infinie pour un coût marginal nul ! Les investissements sont tels (2,9 Mds de \$ pour Google en 2012, ndlr) que personne ne peut rivaliser avec eux car leurs économies d'échelles sont colossales. Ce qu'il est important de voir, c'est que le marché du Cloud est dominé par deux acteurs pratiquement inconnus il y a quelques années. C'est un fait, les révolutions sont toujours gagnées par les outsiders et non par les institutions historiques et ça, beaucoup de DSI ont des difficultés à l'intégrer. Quand on va voir un DSI, et qu'on lui conseille d'acheter de l'infrastructure chez Amazon, il répond : « Quoi ? Amazon, ce n'est pas IBM ou HP ? ». Et bien non ! Les IBM, HP et Dell sont paniqués. Côté utilisateurs, il vous suffit d'avoir un simple navigateur sur un objet mobile : vous êtes maintenant connecté à un réseau présentant des ressources infinies !

“ Le Cloud privé, c'est le Yeti du Cloud, on en parle, mais on n'en voit jamais ”

A côté de ce Cloud public, il existe des «Cloud communautaires» auxquels je crois beaucoup. Il y a des tas de métiers qui ont des applications communes : les CCI, les notaires... Regardez ce qu'ont fait les compagnies aériennes avec Amadeus ! Il y a un énorme potentiel de clouds communautaires

métiers. Les progiciels métiers de nouvelles générations seront des «Clouds communautaires». Prenez les hôpitaux : la mise en place d'un Cloud communautaire, un «Amadeus de la santé», permettrait de partager les dossiers médicaux et d'éviter que chacun traite son dossier patient dans son coin. J'ai animé une conférence pour les hôpitaux il y a six mois; devinez quoi? Refus catégorique d'un Cloud communautaire par les DSI. Ils veulent leur application en interne! Le problème du Cloud aujourd'hui n'est ni technique ni financier, il est culturel et organisationnel.

“ dès qu'il y a une révolution, ce ne sont jamais les acteurs historiques qui gagnent les nouveaux marchés ”

MSIT Network : Vous nous parlez de Cloud public et de cloud communautaire, mais qu'est ce qu'un cloud privé?

LN : Déjà on ne parle que de Cloud « vrai », c'est à dire, de Cloud public. Le Cloud privé, c'est... le Yeti du Cloud, on en parle mais on n'en voit jamais. En fait, le principe est très simple ; d'un côté, avec le Cloud public, on est en OPEX (operational expenditure) ou en coût de fonctionnement, de l'autre, avec le faux Cloud ou Cloud privé, on est en CAPEX (capital expenditure). Si j'achète mes serveurs, j'investis, ce n'est donc pas du Cloud. Par contre, pour des banques telles que JPMorgan Chase qui mettent 500 millions de dollars dans un centre de calcul en interne, on commence à avoir des économies d'échelles raisonnables. En fait, le coût d'entrée pour créer un vrai Cloud public, c'est un milliard de dollars.



Louis Naugès - Chief Cloud Evangelist

MSIT Network : Quels sont les enjeux majeurs du Cloud pour les entreprises ?

LN : Pour les entreprises, petites, grandes ou moyennes, le Cloud c'est une excellente nouvelle. Pourquoi ? Parce qu'on industrialise! Si j'ai besoin de puissance de calcul, il n'est pas possible de faire moins cher que le Cloud. On paye uniquement à la consommation. Un laboratoire américain a utilisé 50000 serveurs d'Amazon en parallèle pendant 6h pour une étude sur les protéines. En interne, cette entreprise n'aurait jamais pu mettre 50000 serveurs en batterie. Ce n'est pas seulement une question de réduction des coûts mais aussi une question de capacité en termes de serveurs. Il n'y a plus de limites techniques, c'est génial pour les entreprises! Quant aux applications SaaS, elles fonctionnent, tout simplement. C'est quand même original en informatique!

L'ANTICYCLONE DES
DATACENTERS LAISSE PLACE
A DES "CLOUDS" QUI VONT
RECOURIR UNE GRANDE
PARTIE DU SI AU NORD DE
LA BASE DE DONNEES...



MSIT Network : Dites-nous pourquoi certaines entreprises ont peur du Cloud ?

LN : Pourquoi ça n'avance pas si vite ? Pourquoi a-t-on besoin d'un évangéliste ? Je crois qu'on est dans une guerre complète, une guerre mondiale entre les anciens et les modernes : les anciens « matériels » - Dell, HP, Sun - ne vendent plus de serveurs à leurs clients parce que les modernes - Google ou Amazon - fabriquent les leurs et vendent un service clé en main aux entreprises. Facebook a publié via l'Open Compute Project les plans d'un centre de calcul optimal (serveurs, switches) en open source : Cela veut dire qu'ils ont opensourcé leurs « meilleures pratiques » et qu'aujourd'hui, on peut construire un serveur optimum, soi-même ! Ce que fait DELL ou HP n'a plus aucune valeur différenciante ! En fait, le marché du matériel va vers une 'commoditization' (banalisation ndlr.) totale contre laquelle les grands acteurs s'acharnent. S'ils se prétendent pro-Cloud, c'est fondamentalement faux puisque cela va tuer leur propre business. De même pour les sociétés de service informatiques: un SaaS comme Salesforce prend 4-5 mois à déployer et pas cinq ans comme SAP. Une fois que ça marche, ça marche. La grosse société de service qui faisait du SAP et qui vendait 100 personnes pendant vingt ans, elle est contre parce qu'elle n'a plus de business. Ensuite, on rajoute nos amis DSI qui sont inquiets à cause du Cloud parce que cela veut dire moins de personnes à la DSI, moins d'applications à développer et moins de pouvoir de blocage. Moi, je pense qu'ils ont tort. Dans tous les cas, si le DSI n'est pas ouvert, les métiers iront acheter tous seuls leurs applications en SaaS. On est en face d'un « club des anciens combattants » : des DSI, des fournisseurs de matériels, de logiciels et des sociétés de services qui s'associent pour créer un blocage maximum en inventant des imbécilités comme le Cloud privé... Je ne rajoute pas la virtualisation...

MSIT Network : Que vont devenir les DSI avec l'arrivée du Cloud ?

LN : Je suis profondément optimiste et je pense que le DSI du futur aura un métier passionnant mais différent. Je l'appelle plutôt Directeur des Services d'Information. En fait, un DSI

moderne choisit les composants de son système. 70 à 80% de son système (sa messagerie, son CRM...) se basent sur des offres SaaS/Cloud. Sa valeur ajoutée est d'orchestrer l'interopérabilité des différents composants puis de proposer ses services à ses clients internes. Le DSI moderne qui fait du Cloud est capable de répondre aux attentes de ses clients tout de suite avec des équipes internes à minima. L'entreprise va pouvoir se focaliser sur son cœur de métier. Ma définition du DSI c'est "j'achète tout ce qui n'est pas cœur de métier et je développe - ou mets en œuvre - une solution cœur de métier spécifique en mode SaaS". Je pense que les DSI deviendront des éditeurs de logiciels, de services.

MSIT Network : En termes de confidentialité, nos données sont-elles en sécurité sur le Cloud ?

LN : Connaissez-vous la Néphrophobie ? C'est la Peur du Nuage ! Et comme toute phobie, elle est irrationnelle. En tant qu'évangéliste du Cloud, je passe mon temps à essayer de la calmer. Le risque zéro n'existe pas. Il faut une sécurité raisonnable pour l'échange de données. Evidemment certains « grands éditeurs » attisent le feu et tentent de ralentir l'arrivée du Cloud. C'est dramatique car certains DSI sont rassurés par ce discours. Un document sécurisé est un document écrit à la main, en un exemplaire dans le coffre d'un notaire. Cela peut être nécessaire pour des contenus hyper-confidentiels. Quand je pense que certaines entreprises interdisent toute connexion vers l'extérieur et n'acceptent qu'un accès à leur intranet... Cela oblige les salariés à enfreindre les règles, c'est contre-productif. Pas d'accès à ma messagerie ? Je route mes mails sur Gmail ! Tout le monde fait cela. Ce sont ceux qui édictent ces règles absurdes qu'il faut attaquer ! Quant au Cloud souverain, c'est Tchernobyl à l'envers. On vous fait croire que vos frontières vous protègent. Si c'est ce que vous vous demandez : Non, les USA

" Le DSI moderne qui fait du Cloud (...) est capable de répondre tout de suite avec des équipes internes à minima "

ne peuvent pas lire vos données ! Le Patriot Act est applicable en cas de terrorisme. La France a des outils similaires et les outils de surveillance Echelon existaient bien avant le Cloud. Par contre, la règle Self Harbour, utilisée dans 95% des cas, dit qu'il faut obtenir l'accord du juge du pays d'où proviennent les données pour que celles-ci puissent être accessibles par le pays demandeur. De fait, si un juge du pays d'origine dit « oui », c'est valable où que soient les données. De plus, Google défend aussi bien que possible les données qui lui sont confiées. Il y a peu, Google a refusé l'accès à ses données à un juge américain au motif qu'il n'était pas capable de donner assez d'arguments juridiques !

Propos recueillis par
Sébastien Perier et Romain Pogu (M13)

INTERNET : VECTEUR DE REVOLUTIONS



Dans les pays où les régimes sont totalitaires et dans lesquels les droits de l'Homme sont bafoués, Internet sert souvent de média alternatif permettant aux contestataires de s'exprimer librement mais non sans danger. L'apparition du Web 2.0 est venue renforcer cet usage, et permet aux peuples opprimés de disposer d'un atout pour s'informer, s'organiser, débattre et contester.

Un concept idyllique

Depuis le début des années 2000, on assiste à plusieurs révoltes exploitant Internet comme vecteur de la mobilisation. On peut citer le cas du Népal en 2005 et de la Birmanie en 2007, où la population diffuse les vidéos de la répression subie durant des contestations, qu'elles soient d'origine politique, économique ou sociale. Bien que ces deux pays aient un taux de pénétration d'Internet très faible, leurs gouvernements ont pris très au sérieux cette menace et ont procédé aux tous premiers «blackouts» (coupure d'Internet à l'échelle nationale), endiguant ainsi les différentes mobilisations. Ce n'est qu'en 2009, après les contestations des résultats de l'élection d'Ahmadinejad en Iran, que la terminologie de « révolution numérique » a été avancée. Twitter a été fortement utilisé durant ces soulèvements pour relayer la célèbre vidéo de Neda Agha-Soltan, tuée par balle au cours d'une des manifestations. Cependant une étude de Berkman Center for Internet Society (Harvard, 2009) vient remettre en cause cette idéologie de révolution numérique : d'une part les «trendmap» de Twitter montrent que les informations circulant sur le sujet sont localisées très majoritairement en occident; d'autre part, celle-ci rappelle qu'une révolution implique un renversement du régime en place, ce qui n'a pas été le cas dans les exemples précités. Pourtant, la question se pose à nouveau durant les révolutions du printemps arabe de 2011 et très vite de nombreux journaux européens qualifient ces révolutions de «Twitter», «Facebook» ou encore «Wikileaks».

Une évolution des usages

La répression orchestrée par les différents gouvernements est immortalisée par les caméras des téléphones portables des manifestants, puis est diffusée massivement sur les réseaux sociaux. Les informations étant principalement non-textuelles, les méthodes de censure basées sur des mots-clés deviennent inefficaces et la duplication virale des données sur chacun des profils augmentent considérablement le nombre de sources à bloquer. Parallèlement aux mobilisations dans les rues, l'analyse de l'activité présente sur la toile révèle de nombreuses actions : une forte sensibilisation de la blogosphère qui relate les informations en temps réel, l'organisation de manifestations virtuelles qui se traduisent en général par

l'affichage des drapeaux nationaux en photos de profils en soutien aux manifestants, la diffusion de caricatures, dessins satiriques et tubes musicaux...

Des communautés actives

Les vagues d'arrestations d'artistes et de blogueurs, ont eu pour effet à la fois de renforcer les manifestations réelles dans la rue, mais aussi de sensibiliser de nombreuses communautés tierces indépendantes de leur cause. On peut citer entre autres la diffusion par Wikileaks de nombreux documents secrets prouvant la corruption des familles au pouvoir ou encore la mise à disposition de nombreux proxys par Telecomix permettant d'accéder à des sites censurés. Les opérations des Anonymous sont celles qui ont eu le plus d'impacts : à plusieurs reprises de nombreuses attaques «DDoS» contre les sites gouvernementaux ont été organisées afin d'y diffuser à la place une lettre ouverte de solidarité envers les peuples et un appel à la révolte. On assiste alors à une «cyber-guerre» : multiplication des actions de phishing par les régimes afin de consulter les courriels des manifestants ou de supprimer les comptes Facebook. La société Facebook propulsera d'ailleurs à cette période un système d'identification social imposant à la personne qui se connecte d'identifier ses amis sur une série de photos après avoir saisi son mot de passe. Après le « blackout » égyptien, Google et Twitter lanceront le système « SpeakToTweet » permettant de publier des «tweets» vocalement par le biais d'une ligne téléphonique.

L'usage d'Internet pendant ces révolutions illustre de façon très profonde l'évolution vers un monde numérique, la façon dont les acteurs peuvent se l'approprier et en utiliser les outils et réseaux sociaux pour produire une action virtuelle aux effets réels.

Elyes FEKI (M10)
Gérant, FEKI Holding

Publicité

"Make better decision with Big Data"



Atania Consulting

*Cabinet de conseil spécialisé dans
l'intégration de technologies innovantes*

*Fondée en 2012 par Akil
Daboul (MSIT 2013),
Atania Consulting s'appuie
sur le savoir-faire, l'expertise
de son fondateur et 20 ans
d'expérience dans la
Business Intelligence &
l'IT Management.*

Akil.daboul @atania.fr
+33 6 51 36 59 59

DRIVE*

your future worldwide.
HEC Executive MBA,
8 majeures, 5 lieux, 1 diplôme.
Europe – Asie – Moyen-Orient

Prochaine rentrée septembre 2013

Contact : Admissions – 01 55 65 59 77 – emba@hec.fr

HEC Paris
1^{ère} Mondiale pour l'Executive Education en 2013

Classement Financial Times 2013



www.emba.hec.fr

* *Pilotez votre carrière à l'international.*

une école de la



CCI PARIS ILE-DE-FRANCE

HEC
PARIS

Apprendre à oser®

Paul de Broche

QUELS SONT LES ENJEUX DU BIGDATA POUR LES DSI ?



L'explosion des données disponibles en interne de l'entreprise et sur le web propose de nouvelles opportunités business pour les Métiers, que ce soit pour créer un avantage concurrentiel (par une meilleure connaissance des clients par exemple), créer un nouveau canal de revenus grâce à de nouveaux produits ou services (TomTom propose de nouvelles applications grâce aux 5 milliards d'informations remontées quotidiennement de ses capteurs), obtenir de meilleures décisions (basées sur des analyses de données) ou réaliser des opérations plus efficaces en optimisant les processus. Ainsi, au-delà du volume, la capacité d'intégration de formats non structurés et d'analyses instantanées ouvrent des perspectives quasi-illimitées. Conjointement, la chute du prix des mémoires, les architectures massivement parallèles et les logiciels du monde libre ont permis de repousser les limites de stockage et de temps de traitement pour un coût abordable. Les impacts sur les DSI sont de plusieurs ordres: les initiatives Métier qui ne manqueront pas d'arriver impliquent une anticipation des besoins technologiques; le traitement de ces informations d'un point de vue IT entraîne une nouvelle approche des capacités analytiques; l'alignement de compétences nouvelles sur ces nouveaux besoins, à la frontière des Métiers, doit être pris en compte.

Anticiper

Les opportunités d'usages du Big Data sont telles que les DSI doivent se préparer à mettre à jour leur infrastructure. Le flux de données non structurées (des formats hétérogènes, ou pas de format (mails, commentaires clients...), en flux continu ne peut pas être géré par les architectures traditionnelles. Le Big Data ne se résume pas à une technologie étagère mais est un ensemble d'outils qui demandent à être mis en cohérence par rapport à des objectifs clairement définis en s'orientant vers une infrastructure hautement «scalable» (bases de données NoSQL, In-Memory, où les données chargées en mémoire vive telle HANA de SAP permettent des traitements à la volée de 10 à 1000 fois plus rapides), traitements Map-Reduce, système de fichiers distribués, etc. Sur le Cloud, les services pré-configurés (Amazon avec Elastic MapReduce ou Google avec BigQuery) permettent d'aller plus vite et plus fort en s'affranchissant des contraintes techniques.

Prévoir les capacités analytiques

Pour obtenir la valeur liée à des analyses prédictives il faut s'orienter vers des techniques d'« Advanced analytics », basées sur des statistiques inductives, des corrélations,... associées à des interfaces de visualisation (ADV-Advanced Data Visualization) présentant les conclusions saillantes de l'information avec données dynamiques, requête multi-dimensionnel...

Aligner les compétences

Le rapport de McKinsey de mai 2011 prévoit un déficit de compétences aux Etats-Unis de 150.000 à 190.000 spécialistes (les 'Data Scientists') capables de faire raconter de belles histoires aux données et transformer l'information en action. Il est donc urgent (on parle déjà de guerre des talents analytiques...) d'identifier des ressources et de former les managers à l'interprétation des résultats. L'arrivée du Big data n'est pas sans conséquence sur la DSI. Mais le déluge de données ne viendra que si on souhaite aller le chercher, en fonction des besoins, de la capacité d'innovation de l'entreprise et des usages qu'elle souhaite en faire. La DSI doit dialoguer avec les Métiers et prévoir l'intégration des nouveaux outils dans le paysage système, sans oublier des principes de gouvernance des données et les aspects légaux relatifs à leurs captation et utilisation (une réglementation européenne est prévue pour 2014). Une bonne opportunité pour la DSI de se positionner en tant que partenaire plutôt que simple fournisseur d'outils.

Pascal DARMON (M13)
Directeur de Projet SAP,
SOPRA Group

Publicité

PLATEFORME CLOUD DE PILOTAGE DE PROJETS



Pilotez en temps réel vos projets SI
et portefeuilles.



GRATUIT*

Essai et diagnostic de maturité de
pilotage



*Offre réservée aux 10 premiers appels d'anciens MSIT HEC

Contact : Alain de Saint Palais
ads@one2team.com ou 06.74.58.07.81

LES SPECIFICITES DU PILOTAGE DES PROJETS INTERNATIONAUX.



Yann Rocton nous livre son expérience dans le pilotage de projets internationaux. Il a travaillé sur des problématiques d'organisation et projet MOA/MOE avant de s'orienter vers le conseil en organisation et processus, puis le pilotage de grands projets. Il est aujourd'hui manager dans un cabinet de conseil et aide ses clients à piloter des grands projets IT, souvent internationaux.

On trouve sur ce type de projets les mêmes difficultés qu'on peut trouver par ailleurs, mais elles sont renforcées par la distance et le manque de communication. L'exception à cette règle, c'est la composante culturelle. Elle peut dans certains cas être facile à intégrer, mais dans d'autres c'est un vrai défi. Tout le monde sait qu'il vaut mieux ne pas faire "perdre la face" à un interlocuteur de culture asiatique. Paradoxalement la culture de certains de nos voisins est moins répendue. Quand un Anglais vous dit "It's a great idea, let's think about it", c'est en fait souvent un refus poli. J'ai déjà vu le cas lors d'une réunion entre des responsables informatiques italiens et anglais. L'Italien a proposé une idée, l'anglais avait répondu quelque chose comme "let's evaluate this proposal later". Et il a été tout gêné lorsque l'étude est effectivement arrivée sur son bureau. Les façons de travailler allemande et américaine sont également très différentes, l'une très structurée, l'autre plus dans l'approche directe, quitte à affiner ensuite.

Comment peut-on gérer ce côté humain du projet?

Avec un peu d'expérience on évite les bourdes majeures. Et il y a une sorte d'harmonisation au sein des membres du projet lorsqu'ils prennent l'habitude de travailler les uns avec les autres. De manière générale la communication est encore plus importante dans des projets dont les ressources sont ainsi dispersées. On utilise au maximum les moyens modernes de communication à notre disposition (communicateur, mail, téléconférences). J'ai eu l'occasion d'utiliser des salles de téléprésence CISCO, dans lesquelles on a l'impression d'être assis en face de la personne, même à l'autre bout du monde. C'est très pratique, il faut juste faire attention aux décalages horaires. Toutefois au final rien ne vaut les rencontres physiques. Sur certains projets on organisait une réunion d'un ou deux jours tous les deux mois dans un des centres européens. Un autre de mes clients qui travaillait avec l'Inde faisait venir quelques personnes à Paris pour une ou deux semaines, et établissait un roulement. Ce qui faisait que nous avions toujours des représentants de l'équipe indienne avec nous, et au final nous en avons rencontré un bon nombre. Ça permet d'aplanir les difficultés éventuelles par la suite. L'autre difficulté de travailler avec des ressources à distance, c'est la difficulté de contrôler la charge de travail réellement effectuée. Sur des forfaits ce n'est pas un problème encore qu'il soit difficile d'intervenir lorsque les choses commencent à

déraper. Mais sur des ressources en régie, entre le supérieur ou le collègue qui passe la tête par la porte du bureau pour un travail urgent et le chef de projet à quelques centaines de kilomètres qui envoie un mail pour savoir comment ça se passe, le choix est vite fait... D'où l'importance d'aller occasionnellement sur place pour tâter le pouls et s'assurer qu'il n'y a pas trop d'interférences entre le projet et d'autres activités éventuellement non déclarées.

Les méthodologies classiques de management aident ?

Oui, elles aident. Mais ce n'est pas non plus l'Alpha et l'Omega de la conduite du projet, il y a plusieurs raisons à cela. Tout d'abord tout le monde n'est pas formé aux mêmes méthodes. Certains pays ou organisations apprécient CMMI, d'autres Prince, d'autres PMI et ainsi de suite. Par ailleurs les méthodes fonctionnent à l'intérieur du projet, mais là encore la hiérarchie locale à la proximité, donc a souvent le dernier mot. Et tout dépend de la structure du projet. Si on fait appel à des sous-traitants, le formalisme est primordial parce qu'il y a un contrat, éventuellement des SLA et des indemnités en cas de non-satisfaction de ces SLA. Si on travaille avec par exemple une filiale, les bonnes relations l'emporteront sur le formalisme et le formalisme lié à une méthode sert principalement à garantir un niveau de qualité dans le projet.

Et au final ?

Au final, je dirais que piloter un projet international c'est tout simplement fascinant. Et que ce qui fait la richesse de cette expérience, c'est justement cette interaction humaine, le fait de travailler avec des autres, de découvrir d'autres façons d'aborder le problème, et de servir de liant entre toutes ces personnes pour arriver à un objectif commun.

Yann Rocton (M04)

Consulting Manager, Magellan Consulting

Publicité

**Vous imaginez
une publicité pour votre
entreprise ici ?**

nous oui...

MSIT•Network

Une diffusion auprès de 500 anciens de l'une des formations les plus prestigieuses en SI en France, des décideurs SI, présents dans les plus grandes entreprises françaises.

Pour plus de détails
contactez Romain : journal@msit.org

PARCOURS DE MSIT



MSIT Network reviendra dans cette rubrique sur le parcours d'un de nos camarades. Aujourd'hui Anne-Aurélié Epis de Fleurian (M04), chargée de mission des dispositifs médicaux, au sein du bureau des produits santé, du Ministère de la Santé.

MSIT Network : Anne-Aurélié, ravi d'ouvrir cette rubrique avec toi. Peux-tu nous retracer ton parcours académique et professionnel en quelques mots ?

Anne-Aurélié : J'ai un parcours très atypique. Je suis docteur en pharmacie !! Si je suis venue à l'informatique c'est d'abord par l'effet viral de mes parents, tous les deux informaticiens. J'ai concilié les deux quand j'ai effectué ma thèse de doctorat, sur la mise en place de base de données sur les solutions de nutrition artificielles. Par un concours de circonstance, je pouvais exercer en officine mais pas dans l'industrie ce qui m'intéressait pourtant le plus. Donc j'ai cherché à diversifier mon parcours avec une double compétence : naturellement comme tous les pharmaciens cela aurait été dans le marketing, mais je ne trouvais pas cela différenciant, donc j'ai postulé sans grande conviction pour le MSIT et j'ai été retenue ! Pour la petite anecdote, j'ai suivi avant le Mastère quinze jours de rattrapage à Fontainebleau, à l'Ecole des mines, en informatique, sur les bases du développement et des systèmes d'information. En 2004 j'ai donc soutenu à trois mois d'écart ma thèse HEC-Mines et ma thèse de doctorat. J'ai ensuite été embauché par Doctissimo, puis après avoir suivi mon conjoint à l'étranger, je travaille depuis au ministère de la santé à la Direction de la sécurité sociale, dans le financement des dispositifs médicaux. Donc aujourd'hui presque plus d'IT.

MSIT Network: quelle synthèse fais-tu de ton année passée entre l'école des Mines et le campus de Jouy-en-Josas ?

AA : Pour moi cette formation a été une formidable expérience et j'ai découvert vraiment un enseignement de qualité et une très bonne entente avec les autres participants, contrairement au milieu pharma radicalement différent. J'y ai découvert des matières très intéressantes. Ce que j'ai apprécié c'est de ne plus devoir apprendre le contenu d'un livre de deux mille pages, mais à faire jouer la réflexion

avant tout dans des situations très diversifiées. Nous avons aussi pendant cette année, effectué dans le cadre du mastère un voyage en Chine, lui aussi très enrichissant d'un point de vue culturel.

MSIT Network : Quel est ton meilleur souvenir d'HEC et le travail le plus marquant que tu as vécu ?

AA : Indéniablement c'est le voyage en Chine. Nous avons effectué beaucoup de visites touristiques, des campus universitaires. Il y a eu aussi une étude de cas que nous avons effectuée pour Cap Gemini. Lors de ce travail par exemple j'ai réellement pris conscience de la puissance du travail de groupe, on peut challenger les idées, et à la sortie on obtient toujours un très bon résultat. L'un de mes souvenirs marquants a été aussi sans conteste cette remise à niveau de quinze jours aux Mines à Fontainebleau. J'étais vraiment noyée. Je n'avais qu'un vernis faible en SI, à la base j'étais plutôt très chimie et biologie. Pendant quinze jours, huit heures par jours pour rattraper des années de pratiques IT: ça bouscule ! L'avantage c'est qu'une fois dans le bain réel de la formation, j'ai pu suivre convenablement les cours en comprenant un minimum de chose.

MSIT Network : Quelle est ton actualité ?

AA : J'ai un profil atypique qui plaît. Je suis très souvent approchée pour aller travailler dans l'industrie, où je serai sans doute deux fois plus payée, mais ici au ministère je me sens utile et cela tient compte aussi de mes impératifs et de mes choix familiaux. Je devrais néanmoins évoluer l'année prochaine ou bien finalement céder aux sirènes de l'industrie, ou même encore ouvrir une pharmacie au fond du Larzac, puisque j'en ai la possibilité (ndlr : rires).

MSIT Network : As-tu un conseil à donner pour les futures promotions ?

AA : Ne pas hésiter une seule seconde pour choisir cette formation. Quel que soit ton job, cette formation te servira, nous sommes entourés par les technologies des SI. C'est même d'autant plus intéressant de faire cette formation si ce n'est pas ta spécialité native. Toutes les décisions métiers ont généralement des impacts SI alors cette formation aide à mieux en comprendre les tenants et aboutissants. Et enfin mon conseil post-mastère : Il faut évoluer, ne pas se focaliser sur le SI à terme. En d'autres mots, il faut oser changer.

Propos recueillis par **Thomas Cheffec (M13)**
DSI & PMO, Groupe Aldes

Sept 2013

#02

prochain numéro :

CMMI & COBIT (PM.Moulière), les enjeux IT en Afrique (Eric Pignot), le canal mobile (Mohamed Cissé), les derniers MSIT full-time (Hélène Lambray), Parcours de MSIT : Gianluca Constanzi.

Une publication de l'Association des Anciens MSIT. Diffusion : 500 exemplaires adhérents, web et iBookStore

Directeur de la publication : Thomas Cheffec - Rédacteurs en chef : Romain Pogu, Sébastien Perier - Illustrations : Elvire Serres
Vous désirez insérer une publicité ou soumettre un article à la rédaction ? Envoyez un mail à journal@msit.org